

Philogynie polémique - Première journée d'études – 3 février Compte-rendu

TOUR DE TABLE

Chacun se présente à tour de rôle et explique rapidement de ce qui le rattache au groupe de travail sur la philogynie.

Séverine Tarentino présente l'association Lupercal (<https://www.lupercallegit.org>), qui se réunit pour des séances de lecture collective du *De Mulieribus claris* de Boccace et qui a récemment organisé un colloque à Lille. De cette association, est né le projet Nota consacré à la mise en valeur des textes en latin écrits par des femmes et plus particulièrement à la traduction des lettres de Laura Cereta (1469-1499).

Enrica Zanin intervient sur la tradition des femmes fortes dans la tragédie et le recueil de Boccace des biographies de femmes. Elle organise en septembre prochain le colloque « Scènes de viol dans les littératures européennes XVI-XVIIIe » : <https://www.fabula.org/actualites/110255/scenes-de-viol-dans-les-litteratures-europeennesxviexviii-siecles.html>

Thibault Catel poursuit en évoquant sa thèse sur les histoires tragiques dont les auteurs reconduisent la querelle des femmes. Ils exposent des modèles ou des contre-modèles de comportement. Il a participé à un colloque sur les objets domestiques dans les traités sur les femmes (les actes ont été publiés dans les Cahiers D'Aubigné, *La Ménagère apprivoisée, Objets, domesticité et domestication dans les traités des femmes au XVI^e siècle*, 2020, dir. Antoinette Gimaret, Anne-Marie Miller-Blaise, Nancy Oddo). Il existe un panel large de textes (traités d'économie domestique), par exemple *Les Misères de la Femme mariée, où se peuvent voir les peines et tourmens qu'elle reçoit durant sa vie* de Nicole Estienne Liébaut Liebault (vers 1587). On peut y remarquer un certain affranchissement de la femme au foyer grâce à ses fonctions dans l'économie agricole et à son rôle dans la production économique du ménage.

Hina Ghulam travaille sur Madeleine de Scudéry, plus particulièrement sur des recueils de conversations peu étudiés par la recherche. Elle s'intéresse à la condition de la femme face aux passions et face à ses conduites en société.

Marine Bastide de Sousa rappelle qu'elle n'intervient pas lors des deux journées d'études. Elle s'intéresse aux romans et récits dans lesquels interviennent des êtres élémentaires. Dans ce corpus du XVIII^e on peut remarquer la présence de personnages féminins intelligents et puissants.

Frank Greiner est spécialiste du roman à l'âge baroque et il cherche à articuler histoire culturelle, histoire de la société et littérature dans une perspective constructiviste. Pour le groupe philogynie il s'est particulièrement intéressé aux faits divers, aux drames passionnels et à la question de l'honneur féminin.

Sophie Hache mène des recherches sur la prédication et la réception des sermons mais aussi les mises en scène du public dans les sermons. Elle s'interroge notamment sur la manière qu'ont les prédicateurs de s'adresser à leurs fidèles et notamment aux femmes. Elle a remarqué que

dans les oraisons funèbres on retrouve la thématique de la femme forte. Le texte de Fléchier est très différent de toutes les autres oraisons funèbres connues, car il utilise des arguments très originaux.

Blandine Perona étudie la rhétorique, elle a donné un cours sur l'éloquence et le féminisme. Elle s'intéresse plus particulièrement à Marie de Gournay mais aussi aux déclamations et manifestes érasmiens, notamment aux déclamations sur le mariage, Erasme étant un modèle important qui renouvelle la vision chrétienne de la femme.

Joséphine Ravix souhaite proposer une étude de plusieurs textes de Giovanni Antonio Tagliente, calligraphe italien du XVI^{ème} siècle. Il a publié en 1524 un traité d'écriture à destination des femmes ainsi qu'un traité de broderie qui reprend des alphabets. Il est l'auteur d'un recueil de lettres amoureuses qui présente un panel de diverses situations entre hommes et femmes, qu'il s'agisse de relation adultérine, de séduction, de mariage ...

Nicolas Allart avoue être là par curiosité, il travaille sur le café dans l'œuvre d'Aragon et signale que l'on peut trouver de nombreux personnages stéréotypés dans les cafés.

Lise Wajeman est comparatiste, spécialiste des périodes anciennes. Elle a précédemment travaillé sur la représentation d'Adam et Eve pour sa thèse en l'appuyant sur des questions de genre. Son HDR portait sur des textes théoriques sur la peinture ce qui lui a permis aussi de construire une réflexion en termes de genre. Pour le groupe philogynie, elle a mené des recherches à propos de l'usage du terme philogyne et des personnages qui s'en réclament.

Esther Nka Manyol est en thèse, sous la direction de Frank Greiner sur Madeleine de Scudéry. Elle évoque la question du retour du féminin sacré.

Marie-Claire Thomine travaille sur les genres narratifs au XVI^{ème} siècle, notamment les textes facétieux qui présentent beaucoup d'éléments misogynes mais aussi, parfois, des arguments philogynes comme dans les *Heures perdues d'un cavalier français*, composé à la fin du XVI^{ème} siècle. Il s'agit d'une adresse aux dames qui développe des remarques sur l'éducation des femmes.

Michèle Rosellini a proposé un groupement sur l'angle mort de l'étude du libertinage : elle s'intéresse à une misogynie à échelle variable, recouverte par certaines formes de parole donnée aux femmes dans les fictions.

Clément Richard est en quatrième année de doctorat à Lille sous la direction d'Yves Baudelle, il travaille sur le genre romanesque.

Ondine Dequiedt est en Master 2 « études littéraires », elle travaille sur les Amazones dans la littérature du XVI^{ème} siècle sous la direction de Marie-Claire Thomine.

Fanny Bulté est en M1 études littéraires, elle étudie les représentations du corps chez Jean de Léry et elle est présente par curiosité.

DEBUT DES PRESENTATIONS

Fictions narratives

Laura Cereta est surtout connue pour cette lettre « Contre Bibulus Sempronius, sur la libre instruction des femmes ». **Séverine Tarentino** rappelle qu'elle en est au tout début d'un travail d'édition du manuscrit. Le texte présenté est une lettre traduite par un collectif de l'université de Lille et d'autres universités dont le but est de rendre ces textes disponibles aussi d'un point de vue pédagogique. Il faut ainsi les outiller le plus possible afin d'encourager leur passage dans les classes.

Laura Cereta est une grande figure à Brescia elle est encore connue deux siècles après sa mort et elle est citée comme une figure de l'humanisme. On connaît d'elle un corpus de lettres de 1540. Son nom se retrouve plutôt dans des histoires locales ou des revues des figures intellectuelles de l'Italie. De son vivant, elle est au cœur de polémiques et elle se défend de façon mordante. Bibule est un personnage inventé dont le nom signifie en latin « qui boit trop ». Laura Cereta répond non pas à une critique mais à un éloge exagéré qui déploie une stratégie de l'exceptionnalisation la femme dans l'univers des lettrés. Laura Cereta répond par la République des femmes qui lui permet de ne pas passer pour un être étrange ou monstrueux. On peut remarquer le catalogue étonnant par sa densité lors de l'énumération de femmes qui ont compté pour l'histoire de l'humanité.

Séverine Tarentino propose de coupler la lettre avec un passage de Boccace même si ce n'est peut-être pas sa cible première. Laura Cereta fait un peu la même chose que le *De mulieribus claris* dans une lettre qui porte sur le mariage. Elle corrige un certain nombre de portraits de sorte que tous soient élogieux, on peut se reporter au portrait de Sémiramis uniquement élogieux par exemple. Elle invente aussi parfois des personnages féminins. Laura Cereta parle de la broderie qu'elle compare à un texte. Elle finit aussi par rejeter l'activité d'écriture à 21 ans et meurt à 30 ans. Dans quelle mesure dans le cas de Proba, Boccace a-t-il tendance à dresser un trop grand éloge ? Ce débordement peut être perçu à la manière de Bibule si on se réfère au chapitre de Boccace sur Cornificia qu'il faut rapprocher d'une tendance à créer des personnages fictifs.

Adrienne Petit suggère qu'il y a d'autres personnages fictifs dans les lettres et que c'est peut-être une manière de se donner une tribune qu'elle n'aurait peut-être pas eue sans cela.

Séverine Tarentino répond qu'elle aurait fait des discours publics dans le cadre de cercles mais que cela ne s'est pas bien passé. Il y a un siècle entre elle et Boccace. Il s'agit de lettres publiées à titre posthume mais elle s'occupe de l'édition et recherche un patronage sans que l'on sache si elle l'a obtenu. La famille de Laura est connue, son père est un homme politique et sa mère peut-être d'une famille notable mais elle n'est pas présente.

Lise Wajeman demande si les autres textes sont aussi des lettres dans le cadre de ce projet de traduction et de mise en valeur d'écrits féminins.

Séverine Tarentino évoque un autre texte de Laura Cereta sur la mort d'un âne dans une tentative de réécriture d'Apulée. Elle a tout de suite été raillée pour cette œuvre. Les lettres abordent des sujets variés : astrologie / mathématiques / philosophie. Elle réprimande des personnes dans ses lettres et s'applique à montrer tout ce qu'elle a pu faire. Elle a aussi rédigé des lettres sur le mariage, elle-même a été mariée à 15 ans.

Enrica Zanin fait remarquer qu'elle s'inspire visiblement de Pétrarque sur le modèle des *familiars* de Pétrarque et des lettres d'invectives.

Pour **Séverine Tarentino** elle est effectivement Laura. On peut tout à fait remarquer un adossement à ce modèle même si le modèle épistolaire est masculin. Elle pose en fait une question sur la différence de nature et assume la différence entre homme et femme. Elle reprend de façon polémique le modèle de Juvénal.

Thibault Catel rappelle l'importance du rejet de l'ornement présent partout au XVI^{ème} siècle. La distribution des rôles est définie par les genres mais aussi par les rangs sociaux. Les femmes sont amenées à cultiver certaines qualités. Il faudrait étudier ces choix.

Lise Wajeman s'interroge sur le contexte : lire Apulée était-il problématique pour une femme au XVI^{ème} ? de même qu'écrire en latin ?

Séverine Tarentino répond que Laura Cereta exigeait de son époux qu'il lui réponde en latin et qu'elle n'était pas la seule à rédiger dans cette langue.

Enrica Zanin (U. de Strasbourg) sur Jean Boccace et Marguerite de Navarre

Dans le *Décameron* on trouve 7 dames et 3 hommes. La question qui se pose est la suivante : Boccace est-il philogyne ou misogyne ? A partir des années 90, Boccace est plutôt vu comme misogyne.

Plusieurs éléments sont importants à étudier pour tenter de répondre à cette question :

- La philogynie par rapport à la destination de l'œuvre
- L'énonciation
- Le contenu de la nouvelle
- Les autres œuvres

1. La question de la destination de l'ouvrage

La critique a remarqué qu'il s'adresse aux femmes et qu'il leur présente son œuvre comme une consolation aux peines d'amour. Il fonde une pratique et propose une description de l'état de nature et de culture : c'est au niveau du genre que se fonde la différence. Cela est dû à la société qui interdit aux femmes de rééquilibrer leurs humeurs de façon naturelle. Les femmes souffrent plus à cause de la culture. Les manuscrits et les éditions rares sont les textes possédés par les femmes. On peut se référer à la célèbre lettre que Boccace écrit à la fin de sa vie où il conseille de ne pas donner à lire à ses filles les nouvelles parce qu'elles sont trop scandaleuses. S'agit-il de fausse modestie ? d'un désaveu de son œuvre ? d'un tournant moralisateur ? ou, plus simplement d'une lettre adressée à des jeunes femme qui n'ont pas la connaissance des lettres ?

2. L'énonciation

En proportion, la parole est plutôt donnée aux femmes ce qui s'apparente à un éloge de la parole féminine. Beaucoup de personnages féminins parlent très bien. Pampinea se demande si les femmes ont moins de valeur que les hommes. Il s'agit d'une réflexion philosophique. La nouvelle 9 est un exemple oratoire de femmes formées à la rhétorique judiciaire. Dans la nouvelle 7 de la quatrième journée, le personnage féminin connaît son droit, elle veut être innocentée alors qu'elle a commis un adultère. Les personnages féminins tiennent les propos les plus misogynes du recueil. On peut se référer par exemple à la citation de Saint Paul ou à la reprise de Juvénal ; les deux citations sont les plus soulignées dans les éditions. Boccace décrit-il le monde tel qu'il le voit ? Les femmes adhèrent-elles à cette culture misogyne ? Est-ce pour rendre le propos plus persuasif ?

3. Le contenu des nouvelles

Souvent les femmes triomphent sur les hommes. Dans la dernière nouvelle, Chriselda convertit tout le monde elle est l'incarnation même de la patience. Le triomphe des femmes est souvent à double tranchant : Peronelle est comparée à une cuve qui est vendue, Sainte Constance offre une vision très dévalorisée de l'histoire.

4. Les autres œuvres

Dans le *De mulieribus claris* on voit apparaître un dialogue avec l'œuvre de Pétrarque puisqu'il s'agit d'un pendant féminin du genre des hommes illustres et la tradition a particulièrement retenu cet aspect de son œuvre. Dans *Corbaccio* on retrouve une misogynie

terrifiante. Dans *l'Heptaméron*, plusieurs lectures sont possibles. Si globalement le texte est philogyne il reste polysémique. La voix du patriarcat est présente et les nouvelles ne le combattent pas forcément même si c'est sans doute plus philogyne que Boccace. Certains passages sont des réécritures de Boccace. Pour reprendre les points étudiés plus haut on peut dire que l'œuvre se destine à tous, que du point de vue de l'énonciation on a 5 hommes et 5 femmes. Certaines voix sont clairement philogynes (Parlemente) d'autres misogynes (Hircan). Le prologue est une réécriture de Boccace mais avec d'autres propositions sur les différences de nature et de culture.

Adrienne Petit demande s'il s'agit d'une relecture critique de la part de Marguerite de Navarre. Enrica Zanin répond que c'est surtout vrai par rapport au style et à la forme.

Thibault Catel s'interroge sur modèle humoral : le problème des femmes semble être la mélancolie, donc un déséquilibre humoral. Est-ce différent dans le *Corbaccio* ? Est-ce que les reprises des arguments misogynes par les personnages féminins est un ressort comique ?

Frank Greiner évoque la question du stigmate : les femmes ont intériorisé le discours dominant.

Marie-Claire Thomine rappelle la dédicace de *l'Heptaméron* : il n'est pas offert aux dames. Le *Décaméron* présente quant à lui un double seuil avec le *proemio*. On peut se demander si c'est une œuvre inachevée de ce point de vue. Il faut aussi évoquer la tradition de l'offre de l'œuvre aux dames, tradition narrative au XVI^{ème} siècle (on peut se référer par exemple à Bonaventure des Périers).

Frank Greiner (U. de Lille) sur Alexandre de Pontaymery, Joseph de La Mothe et Jean Prévost

Ce qui rassemble les textes (surtout les trois premiers) est la question de l'honneur féminin. L'intervention propose une approche socio-culturelle, une approche rhétorique et une approche littéraire qui est elle aussi tout à fait pertinente. La communication se déroule en trois temps :

1. Revenir sur l'affaire de la Belle du Luc
2. Comprendre à la lumière de Silvine Bokdam les enjeux de cette affaire
3. Comparer ces textes avec un dernier exemple pour proposer une approche un peu distincte : les textes construisent notre perception des événements pour comprendre où se situe le scandale de cette histoire

1. Les faits :

Le 20 mai 1593 un proche de la victime prend parti contre la victime. Il s'agit d'un crime sur la place publique. Une femme a poignardé un gendarme de la garnison de Marmande qui avait sali sa réputation en disant qu'il avait eu son pucelage. On retrouve là tous les ingrédients d'un fait divers : un acte homicide de la médisance et de la diffamation. Monsieur de Lespinasse a courtisé la femme de longue date en vue d'un possible héritage lié à la mort du père qui donne son accord d'abord puis il éloigne sa fille de cet homme. Un deuxième soupirant entre en jeu, le capitaine Lapeyre. Se déroule alors le drame de la bague : Melle du Luc donne à Lapeyre une bague que Lespinasse lui a donnée. Par représailles, Lespinasse se répand en confidences sur le pucelage de la jeune femme. Les amis proches de Lespinasse lui déconseillent de faire cela, il est question de duel entre les deux soupirants. Melle du Luc se trouve sans garant pour son honneur et Lapeyre la pousse à aller régler ses comptes. Ce qu'en fait la justice est assez obscur car l'arrêt du parlement de Bordeaux a disparu. Le chef de la garnison la condamne à mort, elle fait appel et la peine est commuée en abstinence de trente jours plus deux ans de réclusion dans un couvent mais le couvent refuse de l'accueillir, le parlement évolue et finalement elle est libre des conditions de son arrêt.

2. La question sur l'honneur féminin

On peut se référer à l'article de Sylviane Bokdam (« Du fait divers au personnage romanesque : L'histoire de Mademoiselle du Luc et l'Infante déterminée des Aventures de Floride de Béroalde de Verville », in *Devis d'Amitié Mélanges en l'honneur de Nicole Cazauran*, Paris, Champion, 2002, p. 295-325) qui fait état d'un malaise inhérent à la condition féminine dans la France d'ancien régime à la fin du XVIème siècle. Cette question de la médisance est très présente et elle est à mettre en relation avec un vide juridique : la femme se retrouve dépourvue de tout moyen d'action. Avant cela, un procédé pouvait garantir l'honneur féminin : le duel judiciaire. Le dernier duel judiciaire connu date de 1574. Il s'agissait d'une procédure de preuve pour faire appel à la justice de Dieu. Les cas de défense de l'honneur féminin pouvaient entrer dans cette catégorie. Progressivement, le duel judiciaire est remplacé par le « duel sur le point d'honneur » à titre privé et laïc. Ce genre de duel sur le point d'honneur n'est crédité que d'une valeur que très relative, sans intervention de Dieu. Un certain discrédit pèse sur cette pratique du point de vue de la justice. On ne pense pas que cela révèle quelque vérité que ce soit. Contre la médisance on pratique la règle courtoise de la discrétion mais elle-même est en régression. Béroalde de Verville est écrivain philogyne par excellence. Toute son œuvre romanesque est marquée par la philogynie et il parle constamment de la médisance. Marie de Gournay, comme Brantôme, remonte à l'origine historique du fléau de médisance qui commencerait à la cour d'Henri III (pour la médisance). On peut aussi se reporter à l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales où la médisance équivaut à un meurtre. Le seul moyen de lutter contre la mort sociale est la lutte à main armée. L'indulgence finale du parlement de Bordeaux traduit l'embarras des hommes de justice face à ce cas : une femme dans une situation très fragile.

3. Les quatre textes : les documents conditionnent la vue que l'on a sur le terrain

L'analyse qui suit repose sur une perspective constructivisme. La littérature a peut-être un pouvoir discutable sur le plan de l'histoire : elle la nourrit de lieux communs et oriente les débats de société. Il faut mener un travail sur la perception de la réalité historique comme dépendant d'un système de représentation toujours en évolution et toujours dépendant lui-même des diverses formes dont on dispose à un moment donné. L'affaire de la Belle du Luc a fait couler beaucoup d'encre. En 1590 de quel outillage littéraire dispose-t-on pour parler de ce genre de choses ? Il faut rappeler le lien très fort qui attache l'affaire à des discours polémiques qui empruntent leur forme et leur matière thématique à la matière judiciaire (les deux premiers textes proposés) et qui s'apparentent à un affrontement par livres interposés entre Jean Prévost et La Mothe.

L'attaque et la défense se rejoignent :

1. La dame du Luc est exceptionnelle, c'est une femme qui a des traits de caractère masculins et les auteurs puisent dans un vivier traditionnel d'images convenues (Médée, Panthésillée reine des Amazones...)
2. Les Histoires tragiques proposent des schémas ternaires qui font alterner un temps d'interdiction (chasteté), un temps de transgression (jouissance charnelle) et un temps de punition (médisance crime justice). Cette chaîne de séquence est typique et pénalise le lien entre chasteté et honneur féminin. Ce n'est qu'à la fin de la chaîne narrative que l'on peut noter l'ouverture d'un espace de discussion à propos de la position intenable de cette femme
3. Le paradoxe apologique, on peut évoquer la question de l'éloge paradoxal qui joue de la provocation intellectuelle. Ici la démarche est un peu différente : pour Pontayméry l'auteur de l'assassinat a commis un crime légitime, le paradoxe est à chercher dans la société qui ne fonctionne plus.

Dans ces trois textes, le positionnement des auteurs se situe sur le mode de l'éloge ou du blâme : ils bloquent le débat dans un cadre moral ou judiciaire. Le lecteur est manqué par cette approche, il n'est pas confronté à un examen critique des faits. C'est Verville qui propose de réfléchir à la question d'un déroulement différent des faits. En faisant allusion au fait divers à travers une de ses héroïnes, il réinvente son aventure qu'il place dans le cadre d'un travail de réécriture. De cette manière, la femme est réhabilitée et on parle surtout de sa réinsertion sociale et de sa dignification. On note une concurrence entre ces discours polémiques et l'échappée formée par le roman. Le romancier parfois a son mot à dire dans ces débats. Le roman acquiert une fonction utopique par rapport au réel et il peut leur donner une certaine épaisseur. Il faut revenir sur la question de l'éloge paradoxal. Il s'agit d'un éloge sophiste (on peut se reporter au travail de Dandrey sur la question (*Eloge paradoxal de Gorgias à Molière*, PUF, 1997), le paradoxe peut se déplacer vers l'objet dont il est question. Ici, par exemple le meurtre est présenté comme louable.

Le destinataire du texte de Pontaymery est une femme, animatrice d'un salon parisien philogyne. Le paradoxe renvoie à une énigme : pourquoi elle en est arrivée là ? Mais aussi au vide juridique : les femmes sont démunies face au crime de médisance. Outillage littéraire est donc riche, dans les histoires tragiques le problème est déjà celui de l'honneur non vengé. Les femmes acquièrent une dignité par la violence. On peut revenir sur une expression comme le « courage viril », cette expression traduit la pauvreté lexicale pour penser la grandeur féminine ou la spécificité féminine. Cela nourrit l'idée de prodige et il faut revenir sur les rôles très convenus des femmes. Ces approches très rhétoriques en relation avec les problèmes de société sont très intéressantes pour la littérature d'ancien régime.

Blandine Perona poursuit en évoquant le problème de la prise de parole féminine. La justification c'est la colère ou d'autres procédés qui autorisent la femme à prendre la parole.

Frank Greiner répond que Verville est sur le terrain de la fiction ce qui l'autorise à développer l'imaginaire. Le roman est un genre accueillant, le travail d'amplification romanesque rend les choses beaucoup plus complexes. On peut noter aussi que dans l'œuvre de Verville on trouve un tribunal féminin (l'Ordre de Minerve) qui répond en partie au vide juridique concernant les femmes.

Traité humanistes

Émilie Picherot (U. de Lille) sur Guillaume Postel et Henri Cornelius Agrippa

Henri Cornelius Agrippa naît à Cologne en 1486, licencié en arts de l'université de sa ville, il s'est intéressé à tous les domaines de la pensée humaniste. Il fréquente l'université de Paris entre 1502 et 1507 où il se frotte aux sciences occultes. Après un séjour en Espagne, en 1508, il s'adonne à des expériences alchimiques et poursuit ses recherches sur la kabbale, l'hermétisme et les théories néoplatoniciennes. En 1509, avec l'accord de Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien d'Autriche, il donne des enseignements sur les fondements de la kabbale hébraïque à l'université de Dole ce qui lui vaut une accusation des franciscains. C'est à l'occasion de ce cours qu'il rédige en latin son traité *De nobilitate et praecellentia foemini sexus*, qu'il dédie à Marguerite pour s'attirer en vain sa protection, mais qu'il ne publie pas. La publication attend vingt ans, elle a lieu en 1529, à Anvers en latin et est publiée à Paris chez Gérard Morrhy et Jean Pierre, dans sa traduction française. Le texte connaît un succès immédiat en Europe et est traduit dans plusieurs langues vernaculaires (anglais, italien, allemand, polonais néerlandais). Entre 1530 et 1540 la version française connaît 6 éditions différentes (à Paris et à Lyon). Après le séjour dolois, il retourne à Cologne puis se rend à Londres où il rencontre d'autres érudits versés dans les sciences occultes qui l'encouragent et lui recommandent la prudence. L'ouvrage est dédié à Marguerite d'Autriche qui devient protectrice

de Cornelius Agrippa. Il compose *De occulta philosophia*, sa grande œuvre qui n'est publié qu'en 1531 mais circule sous forme manuscrite dès sa composition. Agrippa se rend en Italie comme diplomate en 1511 sur ordre de Maximilien. Il y rencontre plusieurs érudits qui poursuivent les mêmes intérêts que lui. Il donne des conférences à Turin et à Pavie sur Hermès Trismégiste ce qui lui vaut admiration et critiques. Il poursuit ses études sur la Kabbale et rencontre des érudits juifs en Italie. Suite à plusieurs poursuites et difficultés il trouve refuge à la cour du marquis de Montferrat de 1515 à 1517. Il rédige *Sur la triple raison de connaître Dieu*, texte très critique vis-à-vis de l'Eglise. Il déménage à Metz en 1518, prend connaissance des écrits de Luther et s'y intéresse sans jamais rompre avec l'Eglise romaine. Il rédige *Sur le péché originel* qui l'expose à de nouvelles critiques et plaide contre l'usage de la torture pratiquée sur une femme accusée de sorcellerie. Il prend part à la controverse sur la monogamie et s'attire la sympathie de Lefèvre d'Étaple et la haine des notables de Metz. Il quitte la ville et rentre à Cologne où il enseigne. En 1521 il se rend à Genève où il pratique la médecine. Il quitte la ville en 1523 n'ayant pas réussi à trouver un protecteur et se rend à Fribourg où il est soupçonné de sympathie pour les Réformés. En 1524 il se rend à Lyon et devient l'un des médecins personnels de Louise de Savoie, cette pause lui permet de poursuivre ses études mais dès 1526 il doit trouver une nouvelle source de revenus. En 1528 après plusieurs déménagements et tentatives pour trouver une position rémunératrice, visé pour ses écrits et prises de positions, Cornelius Agrippa vit dans la misère. Il rejoint Anvers et exerce la médecine. En 1529, Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, l'appelle pour qu'il devienne son archiviste et historiographe. Il publie son traité sur l'excellence des femmes et obtient la permission d'imprimer *De l'incertitude et de la vanité des sciences et des arts* où il remet en cause tout ce qu'il a pratiqué, y compris la kabbale. Le texte est très mal reçu, y compris par Marguerite. Il doit s'enfuir et perd sa pension. Débute en 1531 une correspondance avec Erasme. En 1532, invité par l'évêque de la ville à qui est dédié le tome I de son ouvrage *De la philosophie occulte*, il se rend à Cologne. L'impression des trois autres tomes est interdite par les inquisiteurs et paraît sans nom d'imprimeur ni de lieu. Cornelius Agrippa meurt en 1536.

La publication du traité sur les femmes ne s'insère pas seulement dans la biographie tourmentée de Cornelius Agrippa. 1529, comme le fait remarquer Renée-Claude Breitenstein, c'est aussi la « Paix des Dames » qui fait intervenir précisément deux femmes de pouvoir que l'auteur connaît bien : Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie. Le traité, pensé 1509 trouve un écho particulièrement important dans la politique européenne de 1529. L'ensemble compte une centaine de pages. L'auteur multiplie les arguments et les sources et puise tant dans le discours théologique que dans l'étude du lexique, les traités antiques ou l'histoire selon un plan qui est clairement exposé à la fin de l'ouvrage. Il reprend un texte espagnol plus ancien de J. Rodriguez del Padron intitulé *Le Triomphe des Dames* (v. 1440) qui présente des arguments de la genèse de manière inversée. Certains critiques ont lu le texte comme un éloge paradoxal. Plusieurs indices montrent le contraire : le destinataire, le projet global de l'œuvre, le fait que ce propos ne soit pas complètement isolé et souvent repris par des auteurs philogynes (Marie de Gournay par exemple). Le lien avec le texte de Postel n'est justement pas si évident. On pourrait croire, dans un premier temps que l'humaniste normand utilise le texte d'Agrippa. Les deux démarches sont en fait trop éloignées pour cela.

Né en 1510 dans un hameau Normand, La Dolerie, près de Barenton, Postel rappelle souvent ses origines modestes qui ne le prédestinaient pas à l'existence aventureuse et érudite qu'il a eue. Ses parents meurent de la peste alors qu'il n'a que huit ans. Il est élevé par un oncle et révèle très tôt une appétence exceptionnelle pour la lecture et les langues. A l'âge de 13 ans il enseigne déjà le latin dans une école de Sagy puis part pour Paris. A son arrivée, il est détrossé par des brigands, tombe gravement malade et est hospitalisé un an à l'Hôtel-Dieu. Il survit à sa maladie et à son hospitalisation puis loue ses bras dans les fermes de la Beauce pour s'acheter un habit. Lorsqu'il retourne à Paris, il est employé au Collège Sainte-Barbe où il

découvre le monde érudit de la Montagne Sainte Geneviève qui remarque ses capacités intellectuelles hors du commun. Il est rattaché à la première ambassade de France à Constantinople (1535-1537) et poursuit, lors de ce premier séjour en Orient, son apprentissage des langues pratiquées dans l'Empire Ottoman. A son retour, il passe par Venise, ville importante alors notamment pour l'activité des imprimeurs et des érudits comme Daniel Bomberg qu'il rencontre. Chez l'imprimeur, il côtoie des Italiens eux-aussi intéressés par les langues sémitiques (l'hébreu d'abord mais aussi l'arabe ou le chaldéen). Il rentre à Paris où il est nommé lecteur royal en langues orientales, en 1538. Les années 1538-1542 sont particulièrement riches en productions linguistiques. Il se dirige vers Rome en 1544 pour intégrer l'ordre des Jésuites fondé par Ignace de Loyola dont il a fait la connaissance à Paris. Après quelques mois de noviciat, il est renvoyé de l'ordre et se rend à Venise où il est, entre autres, confesseur de Jehanne qu'il identifie comme la « mère du monde ». A partir de ce moment, il développe une pensée originale qu'il défend jusqu'à la fin de sa vie et qui place Jehanne au centre d'un système universel qui permettra d'accéder à un monde « restitué » et à la « concorde universelle ». Le discours de Postel sur Jeanne est marqué par la philogynie liée aux sciences occultes que l'on trouve déjà dans le traité de Cornelius Agrippa : il reprend des arguments théologiques mais aussi linguistiques et historiques. Leurs références sont souvent les mêmes et il est très vraisemblable que Postel a lu son prédécesseur. Il poursuit la démarche et fait de Jeanne le Christ femme dont il est le fils aîné et qui doit racheter la part féminine de l'humanité (qui concerne aussi bien les femmes que les hommes) pour ainsi « parfaire » la première rédemption christique. A partir de sa rencontre avec Jeanne, Postel signe souvent ses œuvres en se qualifiant de « restitué » ou de « fils aîné de Jeanne. » Il entreprend un deuxième voyage en Orient en 1549, la majorité des manuscrits arabes rapportés par Postel sont acquis lors de ce deuxième séjour à Constantinople. Il rentre à Venise l'année suivante. Il enseigne à Paris au collège des Lombards en 1552 puis quitte Paris où son enseignement est interdit. Il fait imprimer *Les très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau Monde* deux fois en 1553 chez Jehan Ruelle (le texte qui suit reprend cette édition) et chez Gueulard et Warencore. L'ouvrage ne circule pas beaucoup mais il constitue une pièce maîtresse du dossier à charge contre l'humaniste. Il est dédié à Marguerite de France (1523-1574), fille de François 1^{er} et de Claude de France, sa première épouse. Postel séjourne à Bâle puis retourne à Venise où ses écrits sont mis à l'index en 1555. Le tribunal de l'Inquisition de Venise le diagnostique amens. Il est finalement incarcéré quatre ans à Rome et est libéré grâce à une révolte sans rapport avec son incarcération. Il rentre à Paris en 1563. Jugé fou, il est interné à Saint-Martin-des-Champs où il continue à écrire et à recevoir les érudits de son temps ainsi que ses disciples. Il meurt en 1581. Organisé en quinze courts chapitres, l'ensemble compte 80 pages. La démonstration de Postel est souvent difficile à suivre mais les titres des chapitres la structurent. Comme Cornelius Agrippa il commence par évoquer la Genèse et achève son ouvrage avec une « exhortation au peuple gaulois », qui constitue une application concrète de ses idées sur la politique de son époque. La dédicace rappelle celle de l'ouvrage de Cornelius Agrippa mais aussi son inconditionnelle affection pour François 1^{er}, modèle de souverain « gaulois » qui devrait, selon Postel, diriger le monde « restitué ».

Pour Postel, la femme n'est pas supérieure mais elle « environne l'homme ». Il distingue plusieurs principes qui lui permettent de mener sa démonstration : il distingue ainsi *l'animus* et *l'anima* et montre que les deux sont nécessaires. La théorie postellienne est très originale, comme l'ensemble de ses productions. Il fonde un christianisme nouveau dans lequel le baptême n'est plus nécessaire car Jeanne a racheté par sa vie la part féminine de l'ensemble de l'humanité. On retrouve les théories néoplatoniciennes de l'androgynie qui proposent une philogynie tout à fait différente d'un rapport conflictuel entre l'homme et la femme. En revenant sur la question de la double création d'Adam et Eve dans la Genèse comme du problème philologique de la traduction de « côte » pour « côté », élément très présent dans les textes de

la théologie juive, il tente de montrer que la séparation des deux genres n'est simplement pas recevable, puisque tout individu est à la fois homme et femme. Les contemporains de Postel ont été choqués par cette représentation et on trouve plusieurs témoignages qui se moquent de cet androgyne trop souvent incompréhensible.

Emilie Picherot rappelle que pour Postel les Gaulois ont un rôle à jouer dans le monde restitué (les Gaulois, en hébreu, étant la seule tribu à ne pas être punie à Babel). Au fondement de sa pensée, il y a la lecture en linguiste de la Bible. Agrippa et lui sont formés à la kabbale juive. Pour Émilie, le texte de Postel n'est pas entièrement clair, de nombreuses métaphores (notamment astronomiques) restent obscures. Ce qu'elle comprend repose sur la notion mathématique de fractale : l'un n'est qu'une reproduction en petit du tout et l'équilibre du monde est vérifiable à toutes les échelles. Un texte publié en italien par Postel éclaire partiellement *Les très merveilleuses victoires des femmes*.... Publié en 1555 à Venise, ce texte (*Les premières nouvelles de l'autre monde ou l'Admirable Histoire, intitulée : La vierge vénitienne ; histoire aussi stupéfiante que nécessaire à lire et à comprendre pour quiconque, en partie vue, en partie démontrée et très fidèlement rapportée par Guillaume Postel, premier né de la restitution et père spirituel de cette vierge*) décrit la rencontre de l'humaniste avec Jeanne et repose sur la volonté postellienne de ne pas suivre les présupposés de son époque sans les remettre en cause. Plusieurs éléments sont ainsi mis en avant par l'auteur : le genre de Jeanne qui est une femme analphabète et pourtant « plus savante que lui » et son extraction sociale très modeste. Postel y voit le reflet de ce qu'il est lui-même et insiste sur la nécessité de ne pas s'arrêter à ces considérations extérieures pour ne voir que la personne.

Frank Greiner propose de voir Léon l'Hébreu (*Dialoghi d'amore*, de 1502 et pour le français : *Philosophie d'amour de M. Leon Hebreu, traduite d'italien en françois, par le seigneur du Parc Champenois*, publiée en 1551) comme un intertexte possible et notamment le quatrième livre. La philosophie de Léon l'Hébreu est très proche de la kabbale et repose sur une dialectique du masculin et du féminin. Il rappelle aussi que chez Agrippa la femme est considérée comme supérieure comme dans le néoplatonisme il y a divinisation de la femme (figure de Sophie).

Lise Wajeman qui a beaucoup travaillé sur ces questions évoque aussi Philon d'Alexandrie, précisément à propos de l'incompatibilité des deux récits de la Création d'Adam et Eve. Plusieurs autres sources sont suggérées par les participants qui conseillent d'aller voir du côté de la physique aristotélicienne en étudiant de quelle manière l'élément essaie de regagner son lieu d'origine ce qui se rapporte à la théorie des lieux naturels. L'idée d'un dieu féminin est aussi intéressante car il semble que le féminin soit toujours plus facilement allégorisable.

Thibault Catel (U. de Limoges) sur Gratien Du Pont, François Billon et Claude Mermet

Thibault Catel commence par présenter le texte de Gratien du Pont : *Les Controverses des Sexes masculin et féminin* (1534). Il s'agit d'une prouesse poétique qui se rapproche du travail des grands rhétoriciens. Ces controverses sont des illustrations des formes qu'il donnera dans son art de la rhétorique (*Art et science de rhétorique métrifiée*, Toulouse, 1537). On peut se reporter aux travaux de Céline Marcy qui montrent que Gratien du Pont importe la querelle des femmes à Toulouse pour des buts commerciaux (« Note d'autorité et trésor d'invention dans *Les Controverses des sexes masculin et féminin* de Gratien du Pont », *Littératures classiques*, 2007/3 (N° 64), pages 53 à 73). L'auteur a été attaqué par les soudards de Vénus. Du Pont intègre une fiction polémique à son écriture et développe l'idée de l'indignité de la femme d'un point de vue mondain. Les malheurs du mariage renvoient aux *Controverses* de Sénèque père. Le texte est écrit à charge contre les femmes et repose sur l'adoption et la défense d'une seule et même thèse. On peut comparer cela à la pratique épictétique de la *déclamatio* / contre *déclamatio*.

Dans son épître aux lecteurs et aux dames on note un jeu rhétorique : toutes les formes poétiques du XVI^{ème} sont présentes. On peut se demander si cette appartenance générique suspend ou non la valeur polémique du propos dans une forme de production de normes rhétoriques qui l'excèdent. C'est une manière possible de comprendre le texte de Du Pont, comme un amusement formel qui est aussi producteur de norme. On y trouve une rhétorique de l'invective avec beaucoup d'apostrophes au sexe féminin, des procédés propres à la rhétorique polémique comme les listes par accumulation et surenchère, la *copia* qui décrit la dilapidation de l'argent liée au mariage et repose sur le double reproche de vénalité et de vanité des femmes. Cela implique en fait un infléchissement de l'argumentation sur un plan matériel et domestique. La permanence de jeux verbaux (comme les homophonies et autres prouesses rhétoriques) est au service de la polémique.

Le texte de François Billon est très différent. C'est un grand défenseur de la cause des femmes au mitan du XVI^{ème} siècle. Il est secrétaire du cardinal Jean du Bellay. On retrouve, tout au long de son ouvrage la métaphore filée martiale ce qui montre bien que la polémique est au cœur de la politique de l'ensemble. On peut penser à Christine de Pisan, mais ce n'est pas un ouvrage spécifiquement destiné aux femmes et on n'y retrouve pas de volonté libératoire. Il s'agit avant tout d'un texte d'érudit. La construction métaphorique du fort rappelle les arts de mémoire. La tradition philogyne est une ligne bien identifiée on peut dire que c'est une manière de répondre aux grands rhétoriciens. Cette réponse ne se produit pas seulement sur un plan idéologique mais aussi poétique par exemple en référence à la politique d'enrichissement de la langue française ce que l'on peut comparer au texte de Gratien Du Pont. François Billon propose en fait un véritable état de l'art des textes misogynes et acquiert une valeur cartographique qui permet d'étudier les fonctionnements de certains procédés polémiques, par exemple la citation. Le rétablissement d'une image positive des femmes implique qu'on s'attaque à un empilement de discours, l'auteur propose des attaques contre les évidences pour abattre le grand voile de l'opinion du commun.

Claude Mermet enfin compose un recueil de poésie où il encourage les filles à connaître l'orthographe. On y remarque un goût pour l'anecdotique et la vie quotidienne, par exemple lors de l'éloge du réchaud de Limoge. L'énumération de « il faut » est reprise inversée du texte de Gratien Du Pont et procède à une accumulation des charges qui légitime de fait la colère de la femme. C'est une inversion originale du caquet féminin par la représentation de la maternité comme un emprisonnement dans la procréation. François Billon cite Gratien du Pont et Claude Mermet y donne réponse formelle dans le cadre du marché national du livre.

Adrienne Petit réagit en évoquant Pierre de L'Estoile qui compile les libelles de la Ligue. Billon n'invite-t-il pas à lire tous ces textes comme des libelles et ne présente-t-il pas les auteurs comme étant des belligérants ? Éliane Viennot insiste sur l'existence d'un rapport de force entre la clergie et l'aristocratie, les clercs seraient particulièrement misogynes. Le travail de la citation consiste aussi en une mise en perspective de la question de l'autorité et d'une littérature qui se donne à lire comme une littérature savante. On pourrait parler d'une critique de l'usage du savoir par les gens qui le détiennent dans l'œuvre de François Billon et aller jusqu'à proposer une lecture qui irait dans le sens d'une utilisation perverse du savoir. On peut remarquer que François Billon est quand même embarrassé pour démonter certaines grandes autorités (Paul ou Platon), en revanche, il critique très facilement les écrivains laïcs et contemporains.

Blandine Perona poursuit en précisant que François Billon affirme au début de son œuvre qu'il s'agit d'une déclamation ce qui l'inscrit dans les genres délibératif ou judiciaire. Durant la Renaissance on note une attirance vers l'épédicte (éloge et blâme). Il faut étudier le niveau d'adhésion au texte. Une déclamation est un discours qui a parfois une dimension de manifeste mais cela peut aussi être vrai jeu sans prétention, chaque cas est problématique. Il faut aussi regarder du côté de la perception du genre de la déclamation à la Renaissance. On n'insiste pas assez sur les déclamations de Sénèque ce n'est pas forcément paradoxal.

Thibault Catel précise que pour Gratiem du Pont il s'agit plus d'une satire que d'une déclamation, c'est intéressant de le lire comme une étiquette éditoriale. Il faudrait aussi regarder dans *Pantagruel* la muraille des femmes (*Pantagruel*, ch. XV).

Conversations et sermons

Hina Ghulam (U. de Lille) sur Madeleine de Scudéry

Hina Ghulam présente le texte de Madeleine de Scudéry. A la fin de sa carrière littéraire, elle publie cinq recueils de conversation qui varient les sujets et les compagnies différentes. Elle réinvestit des conversations imbriquées dans les romans, prend quelques morceaux et recrée l'ensemble. Deux questions se posent.

1. Peut-on parler de remise en question de la condition féminine ?

On peut dégager deux qualités associées à la féminité : la douceur et la magnanimité. Pour la douceur 4 types de personnages sont rattachés à cette qualité qui se divisent en deux grandes figures d'opposition. On comprend que la douceur est qualité et non une vertu, il ne s'agit pas d'une qualité purement féminine. Les qualités sont identiques aux hommes et aux femmes. Dans l'extrait proposé, on remarque la performance de Climène qui montre que les femmes ne font pas seulement preuve de douceur. Pour la magnanimité, le champ d'application est aussi proposé dans le domaine masculin grâce aux exemples de grands personnages héroïques. Un personnage féminin demande au personnage masculin si les femmes sont elles aussi capables de magnanimité. On peut lire une réaffirmation des dires de Climène dans le traité de la douceur sur les qualités des hommes et des femmes. Les hommes ont une place importante dans la société par leurs activités politiques et sociales.

2. Des compagnies aux positions passionnées et nuancées

On peut relever un caractère polémique : pour ce qui est de la douceur, la femme est dominante. Tout au long de l'extrait, Climène domine le discours. Sur la magnanimité, les hommes défendent les femmes. La position des personnages ne dépend pas de leur sexe mais de leurs arguments.

Adrienne Petit demande si c'est parfois les mêmes personnages qui reviennent dans les recueils.

Hina Ghulam répond qu'elle ne reprend ni les mêmes noms ni les mêmes compagnies sauf en cas de suite logique création d'une histoire de la morale.

Enrica Zanin remarque qu'il s'agit du seul texte qui pose l'équivalence des sexes. On retrouve une récurrence de tout ce qui a été dit toute la journée notamment sur le mariage, la question de l'activité culturelle et de l'espace domestique. Sur la question de la douceur du corps et de l'esprit il s'agit aussi d'une question entre sexe et genre. On retrouve la logique aristotélicienne de la vertu, le corps est ce qui est d'abord façonné par la culture.

Sophie Hache rappelle qu'on retrouve très souvent l'idée que la pureté et la modestie sont propres aux femmes.

Blandine Perona note qu'on a finalement peu de revendications. C'est très différent de ce que l'on lit dans le texte de Laura Cereta qui est beaucoup plus féministe que de faire de la modestie et de la pureté des qualités purement féminines.

Sophie Hache signale qu'on retrouve la *sophrosynè* grecque comme essence spécifiquement féminine.

Frank Greiner remarque que les cartes de la féminité ne sont pas les mêmes...

Enrica Zanin remarque qu'il y a une forme d'équivalence naturelle et la culture fait le reste.

Adrienne Petit indique que Scudéry distingue la raison des usages. On peut identifier une revendication d'égalité malgré une différence créée par les usages sociaux. Une sorte d'égalité de nature avec des comportements sociaux différents.

Frank Greiner indique qu'il faudrait consulter les textes de Poulain de la Barre et d'y étudier le mot « coutume » qui est important pour comprendre cette différence.

Hina Ghulam propose aussi d'étudier la faculté de raison.

Michèle Rosellini note que l'on pourrait considérer cette position de Madeleine de Scudéry en retrait par rapport à la période humaniste. Il faut revenir au contexte socio-culturel dans lequel s'inscrit toute son œuvre : la construction de la galanterie et l'ambivalence de ce nouveau contexte d'échange et de création dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle instigatrice des règles de la galanterie. Cela donne aux femmes un certain rôle dans l'établissement d'un lieu d'échange à égalité avec les hommes et permet l'affirmation de leurs positions, leur droit à la parole, à la création ; mais la galanterie a aussi des limites parce qu'elle fait perdurer cette caractéristique d'humilité affichée qui apparaît comme une nature féminine ou comme un élément de la nature féminine, affiché socialement. A la même période Poulain de la Barre dénonce la galanterie comme un piège pour les femmes. On ignore tout de la réception de son discours sur l'égalité des hommes et des femmes qui propose une autre vision des échanges masculin-féminin.

Frank Greiner rappelle la dimension romanesque de son œuvre. Dans le cadre des conversations, la galanterie est une clé qu'il faut nuancer, chez Scudéry on trouve tout une galerie de personnages qui ne vont pas dans le même sens.

Adrienne Petit indique que *Clélie* est un roman très féministe. On y trouve un autre personnage porte-parole de la dénonciation de la condition féminine : la femme de Tarquin. Plotine développe un argumentaire philogyne. Peut-on penser à une forme d'atténuation à la fin de la carrière de Madeleine de Scudéry, trente ans après, dans le genre des conversations moralistes ?

Hina Ghulam avance qu'elle se tourne en effet vers la religion à la fin de sa vie mais dans beaucoup de conversations c'est la femme qui dirige le discours.

Michèle Rosellini propose de voir la modestie aussi comme une parade. Il faut s'avancer masqué sur ce terrain-là et la modestie est le meilleur des masques de ce point de vue. Il ne faut pas apparaître comme une femme savante c'est donc aussi une manière d'avancer masquée.

Thibault Catel indique qu'il existe aussi une critique anti curiale. Les échanges à la cour sont réglés par la douceur ce qui provoque un effacement des aspérités polémiques. On peut remarquer une forme de dénonciation de la parole cynique.

Hina Ghulam note qu'elle conseille particulièrement aux jeunes filles de dissimuler leur caractère.

Frank Greiner évoque la critique du soupçon : on prend les vertus et on montre qu'elles ne conviennent ni à l'un ni à l'autre sexe. C'est un phénomène que l'on retrouve particulièrement dans la critique moraliste du XVII^{ème} siècle.

Sophie Hache (U. de Lille) sur Esprit Fléchier et Bossuet

Sophie Hache propose d'étudier une oraison funèbre et un sermon de Bossuet et Fléchier. Esprit Fléchier est l'exact contemporain de Bossuet. C'est un évêque, il est prédicateur à Paris à la cour. Leurs statuts sont équivalents. Leurs textes sont lus et appréciés (les *Oraisons funèbres* sont publiées du vivant de l'auteur), il faut mettre les deux sur le même plan. Madame la Duchesse de Montausier est une fille des Rambouillet, soit l'incarnation de la vie mondaine. Normalement, une oraison funèbre n'est pas le lieu pour parler de la vraie vie, rien n'est plus normé qu'une oraison funèbre or, on remarque une série d'éléments non conventionnels dans ce tout petit passage. Le texte commence par l'éloge de Mme de Montausier en la situant directement dans un cadre polémique. Cela ne se fait pas de chercher un contre-texte.

L'intertexte de Thucydide concerne une toute petite ligne à propos des veuves. Le texte est le lieu pour argumenter en allant chercher du côté de la philosophie et plus particulièrement celle de Descartes. On remarque des variations lexicales sur le thème de l'identité et l'affirmation d'une évidence : nous sommes construits pareils. Dans les oraisons funèbres féminines on trouve un thème récurrent celui des modèles exceptionnels. La question qui se pose est donc : pourquoi est-elle incomparable ? Elle fait le bien et elle a une conversation agréable. On ne retrouve nulle part ailleurs cette notion de conversation. L'auteur insiste ainsi sur le droit pour une femme d'avoir une vie publique et non pas seulement les qualités de grandeur morale. Il affirme que faire de la conversation est une qualité dont on peut faire l'éloge. Il faut garder en arrière-plan tout un pan de la prédication de la même époque.

On peut repérer deux exemples chez Bossuet :

1. Le Sermon de vêture la Vierge est donné comme un exemple pour les femmes. Il s'agit d'un sermon sur la Vierge qui est normalement présentée comme un modèle d'humilité pour tous, celui de la vie cachée. Pourtant, ce modèle est très secondaire contrairement à deux motifs sur l'humilité : l'incarnation (vulnérabilité de l'enfant de la crèche) / humiliation du Christ en croix. Pour tous les fidèles, entre hommes et femmes on trouve une segmentation de la réception dans les sermons. Dans les années 1660, des textes jansénistes sur l'obscurité, la solitude, la retraite s'appliquent tout à coup plus spécifiquement aux femmes et pas seulement comme un appel à tous les mondains, cette vertu devient plus spécifiquement féminine. Les images qui viennent en arrière-plan et le lexique associent ces motifs à des qualités féminines.
2. Le Sermon de Chrysostome où il n'est pas question de la liberté de paraître au jour. Le texte de Chrysostome concerne essentiellement les comédiennes qui sont des prostituées, Bossuet choisit d'élargir le propos.

La spécificité de Fléchier dans son oraison funèbre est de prendre le contre-pied de tout l'implicite des oraisons funèbres de son temps : la pudeur, la discrétion, la retenue sont plus spécifiquement féminines et associées à la Vierge. Il n'y a pas de sermon de Chrysostome consacré à la Vierge et la question des vertus proprement virginales apparaît très tardivement 1670 reformulée à destination des femmes. Fléchier parle de quelqu'un qu'il connaît, c'est un mondain mais Bossuet aussi d'une certaine manière, c'est un véritable évêque, un prédicateur et il a beaucoup fréquenté les salons. La destinataire est connue par son prénom grâce à la Guirlande de Julie.

Frank Greiner demande si on peut parler de tendance plus générale.

Sophie Hache confirme qu'il s'agit en effet d'une tendance générale que l'on retrouve dans des publications séparées à partir de 1660.

Léana demande si Marie-Madeleine est aussi un modèle d'humilité ?

Sophie Hache précise que cela ne se joue pas tout à fait sur le même plan. Marie Madeleine est la première grande figure féminine biblique au XVII^{ème} siècle. La catégorie de l'humilité est fondamentale pour le christianisme du XVII^{ème} siècle elle excède la modestie, la pénitence, la kénose... Pour la pénitence, c'est Marie-Madeleine qui en est la figure la plus explicite, cela fait partie de la grande notion de l'humilité mais c'est spécifique.

Enrica Zanin demande si on peut trouver d'autres textes dans l'œuvre de Fléchier qui vont dans ce sens.

Sophie Hache répond qu'elle n'a pas trouvé de texte misogynne mais pas non plus grand-chose qui soit équivalent, même ses autres oraisons funèbres consacrées à des femmes sont beaucoup plus convenues.

Adrienne Petit remarque que la solitude et la retraite s'appliquent plus spécifiquement aux femmes et s'interroge sur l'interprétation qu'on peut donner à ce phénomène.

1. **Sophie Hache** présente le lien entre la promotion du modèle de la Vierge Marie, la compagnie du Saint Sacrement et le modèle de dévotion que promeut Bossuet. On note

une récupération d'un vocabulaire qui ne lui appartient pas, il cristallise des motifs qu'on va trouver par ailleurs. Il faut lire la thèse de Dominique Maingueneau, *Sémantique de la polémique* (L'Age d'Homme, 1983) où il étudie le lexique du maquillage et du vêtement féminin, comme tout ce qui sert pour le mensonge et l'hypocrisie. Pour la retraite et la solitude, on remarque l'émergence de la Vierge comme modèle pour les femmes et non pas seulement pour l'Eglise. C'est un mouvement qui s'accroît par la suite, ces textes sont récupérés ou relus durant le siècle suivant. Le culte marial est lié au Concile de Trente. Il est mis en avant pour se distinguer des protestants. La Vierge est peut-être moins présente que Marie-Madeleine. Il faut regarder aussi les traités de civilité chrétienne adressés aux femmes. On peut lire *Artémise* (édité par Frank Greiner, STFM, 2022), qui peut se lire comme une institution chrétienne, le modèle de la Vierge est présent mais ce n'est pas massif.

Conclusions de la journée

Est-ce qu'on peut parler de différentes familles de philogynie ? La question devra être abordée lors de la deuxième journée du 26 mai.

Pour la suite du projet :

1. La journée du 26 mai prolongera ce tour d'horizon des textes philogynes
2. Il faut se poser la question de la suite, notamment éditoriale

3 pistes sont évoquées :

1. Un volume collectif d'articles sur les textes présentés aujourd'hui qui pourrait reprendre la problématique de ces deux journées, dispositif le plus accueillant, c'est le débouché le plus traditionnel
2. Une anthologie de textes philogynes. Il existe déjà plusieurs anthologies sur la question de la représentation des femmes. Est-ce que scientifiquement c'est juste de faire une anthologie de textes ? On ne pourrait pas rester sur la problématique des deux journées, il faudrait une problématique plus resserrée et se mettre d'abord d'accord sur les modalités de sélection des textes (genre, chronologie éventuellement pour le XVII^{ème} siècle...)
3. Des éditions critiques de textes complets et non sur une sélection d'extraits, proposition uniquement pour ceux qui le souhaiteraient. La personne en charge de l'édition pourrait compter sur des personnes ressources, pour un texte pas trop long le travail collaboratif est aussi envisageable. Des textes en dialogue peuvent aussi être édités.

Frank Greiner informe les membres du groupe que ces publications pourraient trouver leur place dans la collection Mémoire des lettres au Septentrion.

Thibault Catel remarque qu'il ne faudrait pas renoncer au caractère collectif du projet. On peut envisager une publication d'actes et éventuellement créer une collection afin de mettre à disposition des ressources. On note une vraie désaffection de nos siècles dans l'enseignement secondaire sans doute parce que trop peu d'éditions permettent de dépasser la barrière linguistique.

Sophie Hache propose l'idée d'un livre collectif.

Adrienne Petit mentionne l'existence de ressources (et plus particulièrement d'un corpus de textes sur la querelle des femmes) sur le site d'Eliane Viennot mais aussi sur le site de la SIEFAR.

Blandine Perona revient sur l'idée de la modestie comme qualité féminine à travers les textes et rappelle que des thématiques sont ressorties lors de cette journée. On pourrait proposer une synthèse élaborée ensemble sur la question de l'égalité ou de la médisance par exemple.

Sophie Hache est d'accord avec l'idée de cibler les collègues du secondaire comme public privilégié. On pourrait proposer quelque chose comme la collection « Héritage critique » : des rééditions de textes assortis d'articles. Le format est intéressant et permet de poser la question de ce qui fonde l'unité du recueil. Il faudrait repenser à l'unité de l'orientation. Le qualificatif polémique joue le jeu de l'unité, il s'agit de textes qui prennent position dans un contexte polémique de réplique et de réponse à une position déjà évoquée ou implicitement convoquée. Cette orientation est solide pour ne pas s'éparpiller dans des questions plus spécifiques en tenant compte de la dynamique d'interaction que ces textes engagent et qui manifestent que la question des femmes est en débat dans les périodes considérées. Il faut que cela prenne la forme d'une invitation à la lecture de ces textes quelque soit la forme choisie, ouvrage collectif ou anthologie. Tout propos sur les femmes est inscrit dans un débat à l'âge classique pour repérer en plus un motif qui traverse l'ensemble des textes sélectionnés et approfondir ce que veut dire polémique dans la question sur les femmes.

Séverine Tarantino remarque que cela ça dépend du temps sur lequel on s'engage.